

FREUD
sur le vif

FREUD

les plaisirs & de la vie

Jean-Pierre Kamieniak



• EDITIONS IN PRESS •

FREUD

**les plaisirs
de la vie**

ÉDITIONS IN PRESS

74 boulevard de l'Hôpital – 75013 Paris

Tél. : 09 70 77 11 48

www.inpress.fr

Articles parus et entièrement remaniés pour l'élaboration de ce livre :

« *Vertigo*: Freud et Balint au Prater », *Le Coq-Héron*, 2012/3, n° 210, p. 139-149.

« Freud, la psychanalyse et la littérature », *Le Coq-Héron*, 2011/1, n° 204, p. 64-73.

« L'oreille de Freud », *Le Coq-Héron*, 2011/4, n° 207, p. 128-133.

« *L'écran du rêve*. Freud et le cinéma: une séance manquée? », *Le Coq-Héron*, 2012/4, n° 211, p. 9-19.

« Freud et le vin », *Le Coq-Héron*, 2016/4, n° 227, p. 125-137.

« *Citizen Canis*: Freud et les chiens », *Le Coq-Héron*, 2013/4, n° 215, p. 96-107.

FREUD & LES PLAISIRS DE LA VIE.

ISBN : 978-2-84 835-564-1

© 2019 ÉDITIONS IN PRESS

Couverture : *Lorraine Desgardin*

Illustration de couverture : ©mario, lynea – Adobe Stock.com

Mise en pages : *Lorraine Desgardin*

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

FREUD & les plaisirs de la vie

Jean-Pierre Kamieniak





Sommaire

L'auteur	7
Présentation de la collection	9
<i>Vertigo</i> : Freud et Balint au Prater	15
Freud et la littérature.....	43
L'oreille de Freud.....	65
<i>L'écran du rêve</i> : Freud et le cinéma, une séance manquée?	79
Freud et le vin	107
<i>Citizen canis</i> : Freud et les chiens	135
Conclusion	163

À Françoise et Bernard,

L'auteur

Jean-Pierre Kamieniak, psychanalyste et universitaire, est membre de l'Association Internationale Interactions de la Psychanalyse (A2IP). Membre du comité de lecture de la revue *Topique* et du comité de rédaction de la revue *Le Coq-Héron*, il est aussi l'auteur de nombreux articles et ouvrages dont, parmi ces derniers, *Freud, un enfant de l'humour?* (Delachaux et Niestlé, 2000), *Mythe et fantasme* (Delachaux et Niestlé, 2003), *Freud, l'humour juif et les Mères* (Imago, 2017).

Présentation de la collection

*Chaque psychanalyste ne va qu'aussi loin que le permettent
ses propres complexes et résistances internes.*

Sigmund Freud (1910)

La psychanalyse n'est pas sortie toute armée de la tête de Sigmund Freud, ainsi qu'il le rappelait dans sa communication lue au congrès médical de Sydney en 1911 : « elle n'est pas un enfant de la spéculation, mais le résultat de l'expérience¹ », celle du praticien hésitant devenu savant bien sûr, mais d'abord celle du sujet en quête de lui-même et curieux de sa propre énigme, qu'il était foncièrement aussi.

C'est en effet sa propre « expérience vécue » comme il aimait à le dire, à la fois personnelle et professionnelle, qui a constitué le terreau sur lequel ont pu germer les composants de ce savoir inouï dont il est l'inventeur, y effectuant ces trouvailles universelles qui nous sont désormais familières, mais y rencontrant aussi les écueils et les inévitables limites inhérentes à la besogne de toute psyché solitaire.

Cependant, à y regarder de plus près, s'il nous a bien fait part de son expérience clinique – notamment celle, balbutiante, d'une

1. Freud S. (1911 [1913m]). « Sur la psychanalyse ». *OCF, XI*. Paris, France : PUF, 1998, p. 29.

psychanalyse encore à découvrir que sont ses études sur l'hystérie, puis celle, plus assurée, d'une discipline conquérante au travers de ses cinq célèbres psychanalyses – le *conquistador* s'est très vite montré discret, et même fort réservé, quant à l'évocation de ces *anekdota* étoffant l'expérience concrète de sa vie quotidienne et de sa condition d'homme. Celles-ci contribuaient pourtant d'importance à l'élucidation et à l'élaboration continues qu'il préconisait des mystères de l'âme, à commencer par la sienne, mise alors au service de l'appréhension et de la compréhension de celle des autres dans cette relation si singulière constitutive de la pratique analytique.

L'efficacité de la thérapeutique du premier psychanalyste de l'histoire est en effet indissociable de sa fréquentation des fantômes oubliés puis exhumés peuplant les abysses de sa psyché, lesquels se trouvent nécessairement sollicités et mobilisés dans l'exercice de son art, dont ils constituent les premiers outils. Freud l'a découvert *in vivo*, l'a compris et l'a pratiqué dans cette relation asymétrique à valeur *dialectique* que fut cette relation thérapeutique originale qu'il inaugurerait. Il en fit d'ailleurs plusieurs fois l'aveu : au temps fort de sa *Selbstanalyse* par exemple, ou encore, plus tardivement, à l'époque où son gros œuvre sur le rêve – tout émaillé de confidences – voyait le jour, confiant à Wilhelm Fliess qu'il devait la résolution de sa phobie ferroviaire à Monsieur E, son patient si « persévérant » au constat de sa surdité partielle de débutant, en cure depuis cinq ans.

C'est donc la nature dialectique de la relation psychothérapique instaurée par le clinicien viennois qui lui permettra d'entreprendre la conquête de son monde interne, découvrant la parenté de ce dernier avec celui des psychonévrosés qui le fréquentent, effectuant du même coup la démonstration de la continuité du normal et du pathologique sur laquelle il insistera tout au long de ses travaux.

Le mouvement d'émergence de ce savoir neuf s'appréhende ainsi au travers des péripéties de la vie quotidienne de l'homme Freud, que le savant qu'il est devenu s'efforce inlassablement – à grand renfort de rectifications – de mettre en sens et d'élaborer en notions, concepts et processus tout au long d'une vie toute entière assimilée à une autoanalyse infinie. Freud n'en fit pas mystère et le revendiquait d'ailleurs, exigeant de ses élèves qu'ils la pratiquent à leur tour ; le fondateur savait de quoi il parlait : il confia d'ailleurs à son biographe anglais « n'avoir jamais cessé de s'analyser lui-même, y consacrant la dernière demi-heure de sa journée.² »

Cependant, force est de constater qu'après son *Interprétation du rêve* et sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, lesquelles fourmillent d'exemples de rêves, d'opérations manquées et de souvenirs personnels, le héros n'insistera plus guère sur les données privées de son histoire d'homme, alors même qu'elles ont constitué et constituent toujours ce matériau brut, grossi de celui de ses patients et collaborateurs, que la sorcière métapsychologie – car « il faut bien que la sorcière s'en mêle³ » – a brassé et brasse encore dans son chaudron afin d'en élaborer ce savoir inouï donnant sens au mélange.

Le *conquistador* s'y étant risqué avec le succès que l'on connaît mais au prix d'une hostilité inextinguible, le savant ne tenait plus à s'exposer davantage, et c'est très certainement pour des raisons « politiques » que l'homme Freud – devenu cette figure héroïque fondatrice d'un savoir « scandaleux » sur l'humaine condition –

2. Jones E. (1953). *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, 1. Paris, France : PUF, 1958, p. 359-360.

3. « Il faut bien que la sorcière s'en mêle » : Goethe J. W. (1808). *Faust*, I « Cuisine de sorcière », vers 2365 – cité par Freud dans Freud S. (1937c). « Analyse sans fin et analyse avec fin ». *Résultats, idées, problèmes*, II. Paris, France : PUF, 1985, p. 240.

s'est désormais tenu à distance de la scène publique, opposant une fin de non-recevoir au souhait réitéré que formulaient ses amis, collaborateurs et collègues : celui de le voir rédiger une autobiographie plus intime que son *Autoprésentation*.

Nous disposons toutefois aujourd'hui – et bien heureusement – de nombre de correspondances, de données et de documents jusqu'alors inédits ou inaccessibles qui – associés aux confidences et aux élaborations théorico-cliniques du savant lui-même – permettent d'entrevoir bien davantage que la silhouette discrète d'un génie : celle d'un homme parmi les hommes, un être bien vivant, fait de chair et d'os, avec lequel on ne peut que partager cet ordinaire familial dont il a su extraire, lui, les lois universelles qui régissent les conduites humaines.

On l'aura compris : s'il n'y avait pas de héros à proprement parler aux yeux de Freud, ce n'est pas parce que l'être humain n'est pas capable des réalisations les plus hautes – et il en était la preuve vivante – mais parce que tout héros est d'abord et fondamentalement un homme. Hegel avait vu juste :

« Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre ; mais non pas parce que le héros n'est pas un héros, mais parce que le valet de chambre est un valet de chambre, avec lequel le héros n'a pas affaire en tant que héros, mais en tant que mangeant, buvant, s'habillant, en général en tant qu'homme privé dans la singularité du besoin et de la représentation.⁴ »

4. Hegel W.-F. (1807). *La phénoménologie de l'esprit*, II. Paris, France : Aubier Montaigne, 1970, p. 195.

Freud le confirma à sa manière : les raisons invoquées par le philosophe sont précisément celles qui firent de l'enfant de Freiberg le savant magnifique que l'on connaît.

Les études présentées ici, et illustrant cette approche, appartiennent ainsi à une série de recherches semblables publiées en petits volumes thématiques constituant la nouvelle collection *Freud sur le vif* : toutes s'attachent en effet à restituer cette humanité méconnue d'un héros de l'ordinaire dont les découvertes ont définitivement bouleversé le monde.

Vertigo : Freud et Balint au Prater

*L'amour, où glissent les âmes,
Est un précipice; on a
Le vertige au bord des femmes
Comme au penchant de l'Etna.*

Victor Hugo, *Les chansons des rues et des bois*.

Freud a-t-il fréquenté ce haut lieu du divertissement et de la promenade que fut et reste le *Prater*? Assurément oui. Et ce, très probablement dès sa plus tendre enfance: ses parents habitant Leopoldstadt, le quartier juif de Vienne qui jouxte le célèbre parc, la féconde Amalia ne devait pas manquer d'y mener sa progéniture croissante ainsi que nous le rappelle Eva Weissweiler :

« Parfois Mme Freud emmène ses enfants se promener sur la longue allée bordée de marronniers d'Inde, qui va du Prater au pavillon impérial, à travers les prairies de la boucle du Danube. C'est le rendez-vous des amoureux; des pur-sang passent au galop, des officiers paradent dans leurs uniformes couverts de décorations. Des boutiques proposent des friandises et des jouets multicolores. Cela sent la saucisse, le chocolat et les beignets.

Des vagabonds demandent l'aumône, des gouvernantes surveillent les enfants bien habillés.¹ »

C'est en effet le lieu où désormais se côtoient l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple depuis que, en 1766, l'empereur Joseph II a décidé d'ouvrir cette ancienne réserve de chasse impériale aux badauds, dont l'endroit récréatif privilégié est le *Wurstelprater*², le parc d'attractions du Prater. Et l'on peut supposer que les petits Freud n'ont pas manqué de se ruer sur ses friandises, ses jeux et ses manèges.

Ce fut d'ailleurs aussi le lieu où s'inscrivit en après-coup l'ambitieux destin de ce « fils premier né d'une toute jeune mère³ », sous la forme de la prédiction d'un bonimenteur poète alors qu'il s'y trouvait avec ses parents, cette prédiction redoublant celle de la nourrice lorsqu'il était *infans*, ainsi qu'il nous l'a confié en 1900 dans son grand livre des rêves.

Mais pour cet « adolescent bien tranquille » qu'il devint⁴, en pleine préparation du baccalauréat⁵, ce fut encore et surtout le lieu de l'Exposition universelle, ayant pour thème l'Éducation et la Culture, ouverte en grande pompe le 1^{er} mai 1873 par François Joseph avec, à ses côtés, l'impératrice Sissi. Freud s'en montra

1. Weissweiler E. (2006). *Les Freud, une famille viennoise*. Paris, France: Plon, p. 21.

2. Dénommé ainsi parce qu'on y vendait des *Wurstel*, de petites saucisses. Il fut détruit temporairement à l'occasion de l'Exposition universelle de 1873, puis reconstruit.

3. Freud S. (1931e). « Lettre au bourgmestre de la ville de Pribor ». *OCEP, XIX*. Paris, France: PUF, 1995, p. 47.

4. Pour reprendre le titre d'un article d'Alain de Mijolla: (1996). « Freud, un adolescent bien tranquille. Sig(is)mund Freud, 1870-1876 », dans *Les cahiers du collège international de l'adolescence*, 1, p. 231-267.

5. En allemand: *Matura*, examen de maturité, de fin des études secondaires.

friand, s'y rendant quotidiennement, captivé par les œuvres d'art exposées sous la *Rotonde*, cette monumentale et prestigieuse construction toute de fer d'acier et de verre abritant des milliers d'exposants, emblème de cette manifestation: chef-d'œuvre de l'industrie moderne, elle est « surmontée d'une coupole culminant à quatre-vingt-quatre mètres, plus imposante encore que Saint Pierre de Rome. [...] La galerie du toit, desservie par un ascenseur hydraulique s'ouvrant sur un stupéfiant panorama de Vienne », nous précise encore Eva Weissweiler⁶.

Freud s'est-il offert le frisson d'y monter? A-t-il alors fait connaissance avec le vertige? Très probablement, car il semble en effet que le futur champion des profondeurs ait d'abord été un amoureux des hauteurs, curieux du trouble qu'elles produisent. C'est ainsi qu'en 1884/85, promu jeune chercheur, il fit du Prater son terrain d'aventures et se hissa sur ses manèges pour tester l'efficacité de la « substance magique » [la cocaïne] sur la sensation de vertige. Ernest Jones nous indique en effet :

« Sa sœur Rosa et l'un de ses amis, médecin de la marine, ayant obtenu de bons résultats en utilisant la drogue contre le mal de mer, [...] Freud manifesta l'intention de vérifier l'effet du produit sur lui-même une fois qu'il se serait donné le vertige sur les balançoires du Prater.⁷ »

De même, en décembre 1885, c'est sur les tours de Notre-Dame qu'il se rendit plusieurs fois lors de son séjour à Paris, et celles-ci réapparaîtront dans le rêve de 1898 « Cabinets en plein

6. *Les Freud, une famille viennoise. op. cit.*, p. 25.

7. Jones E. (1958). *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, I*. Paris, France: PUF, p. 97-98.

air », Freud s'identifiant à Gargantua – « le surhomme de Maître Rabelais » – à cheval sur les tours et inondant d'urine les parisiens balayés comme des excréments⁸. Il y ajoutera ce souvenir :

« La plate-forme de Notre-Dame était à Paris mon endroit favori ; j'avais coutume, chaque après-midi de liberté, de monter aux tours de l'église et de m'y promener entre les monstres et les diables grimaçants.⁹ »

Est-ce là qu'est né son goût pour l'escalade ? Car Freud était un solide grimpeur, nous confirment son fils Martin et son biographe anglais, dont les premières notations à ce sujet datent de 1891 lorsqu'en juillet il gravit la Rax avec Kassowitz, tandis qu'en août il alla seul explorer la chaîne du Dachstein (près de 3 000 m), en faisant l'escalade sans entraînement préalable par la face sud, la plus difficile, en général uniquement « tentée par des grimpeurs chevronnés, ou au moins avec un guide, la voie passant par un rocher à pic » indique Martin, alpiniste expérimenté lui aussi. Et il ajoute : « Un certain nombre de pitons d'acier, d'échelles et de cordes ont été disposés pour rendre l'ascension moins difficile par beau temps, mais quand ils sont couverts de neige ils sont plus des obstacles pour le grimpeur que des facilités.¹⁰ »

8. On ne peut que renvoyer à la magistrale analyse que fait Didier Anzieu de ce rêve dont « la transcription est claire : dans son rêve Freud chevauche la mère (=Notre-Dame) en se substituant au père, coït urétral, non encore génital » ; (1959). *L'autoanalyse de Freud – et la découverte de la psychanalyse*, I. (2^e édition, 1975). Paris, France : PUF, p. 440.

9. Freud S. (1900a). *L'interprétation du rêve*. *OCEP*, IV. Paris, France : PUF, 2003, p. 519.

10. Freud, M. (1958). *Freud, mon père*. Paris, France : Denoël, 1975, p. 63.

Il y retournera en août 1893, où il fera « une excursion difficile autour de et sur la Rax avec [son] ami Rie » et où Martha lui fera la surprise de le rejoindre tandis qu'il sera consulté par Katharina¹¹, la célèbre fille de l'aubergiste, « un beau cas pour moi » écrit-il à Fliess, le 20 août 1893. Malheureusement, faute de moyens, il lui fera savoir le 22 juin 1894 qu'il doit provisoirement renoncer à la montagne, non sans déplaisir :

« À côté de ce voyage [Avec Martha à Abbazia], d'autres devront être abandonnés, car cette année a été mauvaise à bien des égards, à part la maladie elle a aussi apporté des pertes matérielles. Bien sûr, je pourrais quand même venir pour quelques jours; j'ai renoncé à la montagne "le cœur lourd" ... comme l'usage de la langue est riche de sens! »

Et il en sera probablement de même en 1895, mais en 1896, début août, le grimpeur connaîtra des jours meilleurs et pourra se rendre à Salzbourg où il escaladera le Schafberg et entreprendra « quelques excursions avec ses enfants à Hallstadt et dans la vallée de l'Echer¹² », tandis qu'en juin 1897 il gravira le Schneeberg avec son frère avant que de retourner à Vienne s'occuper de la pierre tombale de son père, puis en septembre il visitera l'Italie, dont Pise « qui ne lui plaît pas mais dont il ne manquera pas de monter à la Tour Penchée.¹³ »

11. Aurelia Kronich (1875-1929), l'une des célèbres patientes des *Études sur l'hystérie*.

12. Freud S. (2005). « Notre cœur tend vers le Sud ». *Correspondance de voyage 1895-1923*. Paris, France: Fayard, p. 72.

13. *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud. Op. cit.*, p. 367.

On croit bien connaître l'œuvre de Freud et sa vie.
Mais que sait-on réellement de l'homme,
de ses goûts, de ses choix, de ses plaisirs... ?

C'est ce Freud-là, saisi « sur le vif », que nous invite à découvrir cet ouvrage qui révèle des facettes méconnues de l'Homme. On sait par exemple que Freud eut recours à la cocaïne et la nicotine, mais quel usage fit-il de cet autre adjuvant qu'est le vin? Quels étaient les rapports à la musique de celui qui se présentait volontiers comme « sans aucune oreille »? Pourquoi aimait-il passionnément les livres? Que pensait-il du cinéma qui naît officiellement en 1895? Et comment comprendre, à l'automne de sa vie, son intérêt croissant pour les chiens?

La psychanalyse n'est pas sortie toute armée de la tête de Sigmund Freud: elle est le résultat de sa propre expérience vécue. Celle d'un homme parmi les hommes, un être bien vivant, avec lequel on ne peut que partager cet ordinaire familial dont il a su, lui, extraire les lois universelles qui régissent les conduites humaines.

Jean-Pierre Kamieniak, psychanalyste et universitaire, est membre de l'Association internationale interactions de la psychanalyse (A2IP).



ISBN : 978-2-84835-564-1
12,90 € TTC – France

Visuel de couverture :
© mario, lynea – fotolia.com
www.inpress.fr

• EDITIONS IN PRESS •